

Le commentaire historique, que l'on doit à N. Coussonnet, est clair, détaillé et très utile pour nous aider à remettre cet ensemble épigraphique dans son contexte. L'imām zaydite al-Mahdī li-dīn Allāh Aḥmad b. al-Ḥusayn (m. 656/1258) naquit dans une *hiḡra*, espace tribal protégé où les 'ulamā' yéménites pouvaient trouver refuge et se dédier à l'étude (le n° 2 des *Cahiers du CFEY* traite justement de ces institutions). Dans un Yémen livré à d'incessantes luttes tribales, dominé par la dynastie rasūlide, Aḥmad b. al-Ḥusayn du parti zaydite rival se proclama imām en 646/1248. Son avènement, loin de faire l'unanimité, jeta la région dans un conflit tribal interminable. Les Rasūlides jouèrent la carte des dissensions qui divisaient le camp zaydite; ils achetèrent puis manipulèrent les Banū Ḥamza, zaydites opposés au règne de l'imām Aḥmad. Ce dernier remporta quelques succès jusqu'en 651/1253 puis vit son pouvoir décroître face au nombre de ses ennemis. Il mourut les armes à la main contre une importante coalition zaydite. Son corps décapité fut emmené à Ḥaḡar puis finalement inhumé à Dī Bīn. N. Coussonnet, se basant sur la *sīra* de l'imām ainsi que sur quelques chroniques, nous livre une page de l'histoire dynastique du Yémen dont généralement nous ne connaissons que les grandes lignes. Un tableau généalogique des Zaydites, en annexe, nous aurait sans doute aidé à mieux appréhender ce commentaire.

L'étude s'achève sur l'analyse d'une seconde stèle de l'imām dont le contenu est essentiellement coranique, puis sur la lecture des inscriptions du *miḡrāb* datées de 1886.

En résumé, cet ouvrage sur les inscriptions de la mosquée de Dī Bīn est une bonne publication dont peuvent s'honorer les études épigraphiques. Les quelques réserves que nous avons émises, n'entachent en rien la qualité et le sérieux du travail.

Frédéric IMBERT  
(Université Aix-Marseille I)

Werner DIEM, *Arabische Privatbriefe des 9. bis 15. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien*. Documenta arabica antiqua 2, Harrassowitz, Wiesbaden, 1996. 2 vol. 21 + 30 cm. I. Textband, vii + 288 p. II. Tafelband, 59 pl.

Un an après les « lettres d'affaires » (*Geschäftsbriefe*)<sup>3</sup>, W. D. livre les lettres privées : 52 conservées à la Bibliothèque nationale de Vienne et confiées exclusivement au papier, dont seules trois sont rigoureusement datées, ce qui est relativement rare pour la correspondance, surtout de la fin du Moyen Âge : l'une du 3 *ḡumādā* I 874/9 novembre 1469 (n° 46); l'autre du 18 *ṣawwāl* 906/2 mai 1501 (n° 45); la dernière du 11 *rabī'* I 908/14 septembre 1502 (n° 47). Suivant la coutume de W. D., elles sont classées dans le désordre, alors que la première aurait

3. Voir mon compte rendu dans le précédent numéro du *Bulletin critique* 14, 1998, p. 171-179.

dû précéder la seconde. En outre, une quatrième (n° 12) porte une date inutile : celle du mois de rédaction. Enfin, dans une cinquième (n° 16), W. D. a cru reconnaître le 8 *ḡumādā* 64, sans mention de *awwal* que W. D. a arbitrairement inséré; comme le siècle est omis, il a ajouté 700, ce qui correspond au 23 février 1363. Mais cette lecture est suspecte : il s'agit probablement d'une formule pieuse qui clôt le texte. Toutes les autres missives ne comportent aucun élément (personnage historique, monument ou monnaie) qui puisse les situer dans le temps. Seule l'écriture permet de le faire d'une manière incertaine. Bien que W. D. soit étranger à la paléographie, il leur attribue une chronologie : la plus ancienne remonterait aux III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècles (n° 17), ce qui est probable, mais non certain; les autres s'échelonnent du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> au X<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle. Mais ces datations qui ne reposent sur rien qui vaille ne peuvent qu'inspirer la méfiance : dans mon compte rendu des *Geschäftsbriege*, j'ai démontré combien elles sont arbitraires : la marge d'erreur peut être d'un siècle ou deux, sinon davantage.

Ces plis n'offrent aucun lien entre eux, sauf celui de la collection de Vienne qui les abrite et celui de la terre d'Égypte qui les a longtemps recueillis, avant de les rendre à la lumière. Bien que leur lieu de découverte soit inconnu, l'adresse permet parfois de le supposer, si le domicile du destinataire y figure : deux (n°s 13 et 21) doivent provenir d'Ašmūnayn; quatre (n°s 17, 27, 28 et 29<sup>4</sup>) de Fuṣṭāṭ. Mais comme les lettres voyagent autant que les hommes, quelques-unes ont effectué un long trajet avant de parvenir à leur destinataire : l'une fut envoyée de Ramla (n° 3); une autre de Syrie (n° 46); une troisième de La Mekke (n° 28).

Leur étendue comme leur intérêt varient autant que leur contenu : la plus longue (n° 9) comporte 43 lignes, plus l'adresse; plusieurs en dépassent 30 : la n° 11 en comprend 39; le n° 29, 32. Quant aux plus courtes, elles en ont moins de 10 : plusieurs (n°s 23, 25, 33, 37, 42 et 48) n'en comprennent que 6; et d'autres encore moins : 4 (n° 19) et même 3 (n° 39 et 40).

Comme dans le précédent volume, les imperfections abondent. D'abord, quelques numéros d'inventaire sont erronés : ainsi celui du n° 2 est-il 1921, comme à la p. 11, ou 1929, comme aux p. 250 et 251? celui du n° 24, 10824, comme aux p. 125 et 250, ou 10842, comme à la p. 251? et celui du n° 48, n° 20641, comme à la p. 226, ou 20461, comme aux p. 250 et 251? Si W. D. avait pris la peine de mettre au bas des photos le numéro d'inventaire qui y figure d'ordinaire, l'incertitude aurait été écartée. Ces erreurs ne revêtiraient qu'une importance secondaire (sauf pour la Bibliothèque nationale de Vienne qui met à jour les publications dont ses papyrus font l'objet), si elles ne révélaient la méthode de travail de W. D. : rapidité, sans contrôle.

Ensuite, le texte arabe n'est pas vierge de coquilles. Quatre m'ont sauté aux yeux : p. 8, n° 1, adresse, le mot *mawlā* est écrit avec un *alif* et non un *yā'*; p. 24, n° 4, marge droite, l. 15 : *ḡami'* et non *hami'*; p. 105, n° 17, l. 17 : *ištaraytuhu* et non *ištaraytutu* (le *tā'* porte même deux points); p. 113, n° 20, verso l. 3 : *'āqiba* et non *'āqiya*.

4. Cette lettre devait être délivrée au directeur du mausolée de Nafisa, et non de celui de Tinnis, comme l'a cru W. D.

De même, les lectures aberrantes foisonnent. Il est inutile de les égrener. Je me bornerai à signaler quelques perles :

— p. 146, n° 29, adresse, il faut lire *ra'is al-mašhad al-nafti*, et non *al-tinnisi*. Le terme *nafti* y est si clairement écrit qu'aucune confusion n'est possible, même pour un enfant, contrairement à la p. 145, recto, l. 5, où le temps l'a légèrement effacé. Quant à la lecture *tinnisi*, elle est absurde : d'une part, les sanctuaires prennent le nom du saint qui y repose et non celui de la ville; de l'autre, Tinnis n'existait probablement plus à l'époque à laquelle W. D. attribue la lettre (VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle) : elle fut évacuée dès 588/1192, puis démolie en 624/1227. Si W. D. semble ignorer ce lieu de pèlerinage du Caire, je l'invite à consulter les études que je lui ai naguère consacrées<sup>5</sup>. La missive lui offrait pourtant un indice qui aurait pu l'éclairer : la mention de la mosquée de Ṭaylūn, verso l. 6, entendre d'Ibn Ṭūlūn, qui se dresse toujours aux environs du mausolée. Mais curieusement, elle l'a égaré : il a pris le nom du fondateur, que le commun avait pris coutume d'altérer, pour celui d'un lieu. Aussi l'a-t-il plongé dans l'incertitude, comme il le reconnaît p. 149;

— p. 96, n° 15, verso, l. 5 : une phrase particulièrement saugrenue retient l'attention : *al-salām 'alā A.s.t. al-mandil awwalu*. Si l'on se reporte à la photo, on lit d'emblée *al-ḥazandār* au lieu de *al-mandil awwalu*; la graphie n'est pourtant pas ambiguë et deux points diacritiques sont, de plus, marqués, l'un sur le *ḥā'*, l'autre sur le *zāy*. Quant au mot qui précède, que W. D. interprète comme *sitt* avec un *alif* au début, bien qu'il soit impossible de le justifier phonétiquement et philologiquement, il peut s'agir de *ibnat*, sinon d'un nom turc que je n'ai pu identifier. La phrase devient claire : *al-salām 'alā ibnat al-ḥazandār*. Les incohérences ne se limitent pas à ce passage : la formule (l. 6), dont W. D. a, du reste, souligné, l'incertitude, ne peut être en aucun cas identifiée avec la *ḥamdala*, dont la place est incongrue dans les salutations finales. À la même page (l. 1-2), l'expéditeur s'adresse à une femme : *Yā Umm Yūsuf lā tataḥāwanī fī l-qayd wa l-mindil* (Umm Yūsuf, ne néglige pas le lien et le foulard). Or W. D. lit *tataḥāwan*, comme si l'on pouvait s'adresser à une femme au masculin : même un turc écorchant l'arabe ne le ferait pas. Or l'écriture est évidente : le rédacteur différencie le *nūn* final, comme aux l. 9 (*inna*) et 13 (*inna naḥnu*) (recto), du *yā'* final par une légère courbe. Le point d'exclamation que W. D. a mis après le verbe est donc superflu : c'est lui qui a commis la faute. De même, pourquoi n'avoir pas envisagé, ne fût-ce que dans le commentaire, *qind* (sucre candi), d'un emploi plus courant que *qayd*? Toujours à la même lettre, p. 95, mais cette fois au recto, l. 7, il faut lire *innā fī ḥayr*, et non *lanā fī ḥayr*, qui apparaît souvent après les saluts de l'introduction : le *alif* initial est couramment lié à la lettre qui suit, si bien qu'on peut le prendre pour un *lām*.

Mais les erreurs ne se bornent pas à ces deux missives : p. 47, n° 8, marge droite : il vaut mieux lire *wa aḥī Qāsim bi-ḥayr* (et non *muḥayyar*); p. 136, n° 27, l. 10 : *al-šawq* au lieu d'*al-waḡas*, dont W. D. souligne, du reste, l'incertitude, pour le sens et la paléographie.

5. « Al-Sayyida Nafisa, sa légende, son culte et son cimetière », *Studia islamica* XLIV, 1976, p. 61-86; XLV, 1977, p. 27-55; et « Une description

arabe inédite du mausolée d'al-Sayyida Nafisa », *Arabica* XXIII/I, 1976, p. 37-41.

Ces exemples d'impéritie sont si révélateurs qu'ils permettent d'attribuer les obscurités et les incohérences dont l'édition est truffée à l'éditeur plutôt qu'aux rédacteurs de la correspondance. Elles me dispensent également de procéder à de plus amples commentaires qui me demanderaient plus de temps que W. D. n'en a visiblement consacré à l'ouvrage.

Les traductions ne sont également pas à l'abri des inepties : p. 56, n° 9, verso, l. 7, le mot *funduq* est rendu par « hôtel » (*Gasthof*), comme dans le livre précédent.

Enfin, les commentaires plongent dans la consternation autant que l'édition. Non seulement, ils sont souvent inutiles et ne peuvent justifier les lectures de W. D., mais fourmillent de critiques gratuites : p. 189, l. 4, le terme de *ḥirqa* ne signifie pas seulement « lambeau » ou « vêtement », comme l'avance W. D., mais également « bourse », comme je l'ai déjà rendu dans mes *Marchands d'étoffes du Fayyūm* II, p. 71, n° 18, l. 7. W. D. croit ma traduction erronée, comme il le signale élégamment n. 40. Qu'il se reporte au passage d'Ibn Baṭṭūṭa<sup>6</sup> : *bi-danānir ḡahab maṣrūra fī ḥirqa*. R. Dozy<sup>7</sup> n'a pas manqué de le relever et de reprendre deux autres, encore plus explicites, tirés du *Riyāḍ al-nufūs* de Mālikī : dans le premier, une *ḥirqa maṣrūra* est destinée à couvrir les dépenses d'un homme dont le dénuement l'empêchait de regagner sa patrie; dans le second, une *ḥirqa* est sortie de poche, puis déliée pour en tirer deux dinars. Il s'agit visiblement de bourses en lin plutôt qu'en cuir, comme celles qu'abrite le musée du Bardo à Tunis et qui seront bientôt publiées, et non de *Gewand* ou de *Fetzen*. La complaisance de W. D. pour lui-même n'a d'égale que son mépris pour le travail d'autrui : un si piètre papyrologue (si l'on peut qualifier de papyrologue celui qui croit déchiffrer les papyrus) manque autant de rigueur que d'humilité. De plus, il a choisi la pire solution : la quantité plutôt que la qualité; autrement dit, jeter la poudre aux yeux pour faire accroire qu'il est un grand érudit (alors qu'il est loin de l'être), comme si la science pouvait se jauger par le nombre de pages : or, aucun être humain ne peut publier un ou deux gros volumes par an, sans parler d'articles. Il semble ignorer la tâche ardue du déchiffrement : si un texte exige du temps pour en venir à bout, il faut le lui consacrer, sinon renoncer à le publier sous une forme imparfaite. S'il résiste, il faut se résigner à mettre un point pour chaque lettre non lue, mais nullement inventer des lectures grotesques qui ne correspondent pas à la graphie et ne donnent aucun sens, puis les traduire et les commenter pour les masquer d'un vernis scientifique. Les papyrologues arabisants ont tous commis des erreurs (moi le premier); toutefois, ils ont généralement donné le meilleur d'eux-mêmes en tentant de vaincre les difficultés. Seul W. D. a cru les éluder. Mais qui espère-t-il tromper, sinon lui-même : les travaux bâclés sont à refaire.

Yūsuf RĀĠIB  
(CNRS, Paris)

6. *Tuhfat al-nuẓẓār*, éd. et trad. C. Defremery et B.S. Sanguinetti, III, p. 234. 7. *Supplément aux dictionnaires arabes* I, p. 365.

*A Survey of Numismatic Research, 1990-1995* (International Association of Professional Numismatists, *Special Publication* 13), Berlin, 1997. In-8°, xii + 892 p.

Nous avons ici même<sup>8</sup> signalé aux islamologues l'intérêt des bibliographies éditées à l'occasion des congrès internationaux de numismatique et regretté les insuffisances de la livraison associée au XI<sup>e</sup> Congrès tenu à Bruxelles en 1991<sup>9</sup>. Visiblement conscients desdites insuffisances, les éditeurs du présent volume (XII<sup>e</sup> Congrès, Berlin, septembre 1997. — Ci-après : *Survey 1990-1995*) ont confié à l'un d'entre eux, Lutz Ilisch (Tübingen), la responsabilité particulière d'une section orientale officiellement reconnue comme un ensemble *sui generis* (« Orientalische Numismatik », p. 717-809).

Cet éminent spécialiste de numismatique islamique s'empresse, d'ailleurs, de faire observer<sup>10</sup> que l'« Orient » des Occidentaux ne présente, du Maroc au Pacifique, aucune espèce d'unité interne : le monnayage de l'Islam prolonge sans aucune solution de continuité celui de l'Antiquité classique, alors qu'il a très peu emprunté à celui de l'Inde ancienne et n'a strictement rien de commun avec celui de l'Extrême-Orient. Il est, par contre, évident que la numismatique « orientale » a tout à gagner à la pénétration, dans son vaste et disparate domaine, des méthodes scientifiques et techniques élaborées au contact des monnayages classiques et « occidentaux », et L.I. rend un hommage appuyé aux institutions qui s'y emploient (Oriental Numismatic Society, etc.).

Le traitement géographique d'ouest en est explique que le chapitre « Islamic Numismatics » (p. 719-740), rédigé par L.I. lui-même avec l'aide d'un *rewriter* anglophone, vienne avant la « Numismatique sassanide » (R. Gyselen, p. 761-766) : entre les deux s'intercalent les « Monedas islámicas en al-Andalus » (A. Canto, p. 741-746) et les « Viking-age dirham hoards from Eastern and Northern Europe » (Th. Noonan, G. Rispling & R. Kovalev, p. 751-759)<sup>11</sup>. S'agissant ensuite de l'Inde, on savait malheureusement depuis la p. 717<sup>12</sup> que, suite à divers malentendus et fausses manœuvres, le présent *Survey* se limiterait à la période antique (P.L. Gupta, p. 767-783), les monnayages islamiques — médiévaux, modernes et contemporains — en étant donc totalement absents. Au-delà de ce trou béant, on glanera encore quelques indications relatives à l'Islam dans les chapitres consacrés à l'Asie du Sud-Est (F. Thierry, p. 785-790 : Indonésie, p. 786 et 790) et à la Chine (Dai Zhiqiang & Zhou Weirong, p. 791-805 : Xinjiang, etc.).

Ce *Survey 1990-1995* ne consacre à la numismatique orientale, hors tout, que 93 pages (dont 37 pour l'Islam). À titre de comparaison, la numismatique romaine bénéficie à elle

8. *Bulletin critique* n° 9, 1992, p. 229-232.

9. *A Survey of Numismatic Research, 1985-1990*, Brussels, 1991, (Ci-après : *Survey 1985-1990*).

10. L. Ilisch, « Vorbemerkung » (p. 717).

11. Seule apparition de l'Islam dans « Äthiopien

in der Antike und Neuzeit » (W. Hahn, p. 747-749) : le monnayage de Harar avant 1887 (p. 748-749).

12. Ci-dessus, note 10.